

La Gazette de l'Equipe du Journal

LE PROGRÈS



ÉDITÉE POUR LES CAMARADES MOBILISÉS ET PARAISSANT
LORSQU'ELLE PEUT

Rédaction et Administration

Rue Bellecordière, Lyon

La Véritable Camaraderie

Nos amis typos me demandent quelques lignes pour le second numéro de leur charmante Gazette de l'Equipe du Progrès. Comment résister à leur affectueuse insistance. Et d'ailleurs, ce n'est point une peine, mais un honneur.

Il serait fâcheux d'usurper une place qui n'est point démesurée et que rempliront bien mieux qu'un article les nouvelles, bonnes je l'espère, et glorieuses en tout cas, des camarades mobilisés. Aussi dirai-je seulement l'impression que j'ai ressentie à la lecture du premier numéro de la Gazette.

D'abord, une constatation s'impose et qui n'est point à mon avantage.

C'est que le meilleur des rédacteurs ne serait évidemment pas capable de s'improviser typo et de composer lui-même son journal ; les opérateurs et protes viennent de faire la preuve qu'ils étaient au contraire à double fin, en écrivant et bâtissant une feuille tout à fait réussie et qui mérite de bien sincères compliments. C'est un lien de plus à ajouter à tous ceux qui nous unissent déjà.

Je veux dire ensuite la rare sensation de bonne, d'absolue confraternité que l'on éprouve en parcourant les extraits des lettres des mobilisés. Alors que si souvent on oublie, dans des conditions d'existence nouvelles, les amis que l'on fréquentait tous les jours, quelle admirable chose que cette permanence des rapports affectueux entre compagnons aujourd'hui dispersés au gré du vent de guerre, que ce souci de chacun d'être informé du sort de tous les autres et de les renseigner régulièrement de son côté.

Puis enfin, elle est admirable cette idée de jeter sur le papier imprimé les nouvelles de tous pour les faire parvenir à chacun. Je ne pense pas qu'il y ait de nombreux exemples d'une initiative aussi cordiale, aussi pratique. Figurons-nous la joie du brave Poilu, confiné dans sa tranchée, si loin des siens, si loin de tous, et qui tout à coup reçoit la petite feuille rédigée et

imprimée par l'équipe. Outre la satisfaction de savoir ce que sont devenus les camarades, le voilà pour un instant ramené dans l'atmosphère tiède — oh ! combien ! — de la composition. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que ses pieds meurtris et glacés y puisent quelque chaleur. Mais, les yeux mi-clos, il revoit comme en un rêve les visages connus, et du moins ressent-il au cœur une bouffée de sympathie qui rayonne du papier inopiné.

C'est quelque chose, cela ! Et je le pressens si bien, que le jour, prochain je pense, où je dirigerai mes pas vers la garnison qui m'attend, pour y devenir un Poilu « en herbe », je prierai mes bons amis tygraphes de m'adresser régulièrement la Gazette de l'Equipe. C'est le meilleur éloge que je puisse en faire.

T. ACHARD.

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Notre équipe compte, depuis le 20 décembre dernier, un membre de moins, tombé glorieusement et courageusement pour la France. Nous ne reverrons plus notre cher ami CHAMBONNET !

Par une carte datée du 19 décembre, il nous annonçait qu'il allait prendre part à un grand combat au nord de Verdun. Il nous disait qu'il espérait être encore des nôtres. Mais hélas ! le lendemain il était tué. Quelques jours après, Mme Chambonnet, éplorée, communiquait à Exbrayat une lettre d'un frère d'armes de son mari, caporal en la même compagnie, lettre où il était dit que l'adjudant Chambonnet était tombé, grièvement blessé, sur le champ de bataille. Une seconde lettre vient d'être envoyée à Mme Chambonnet lui annonçant la mort de son mari, frappé d'une balle au cœur !

Nous saluons avec émotion notre glorieux camarade et ami, et nous nous inclinons respectueusement devant la douleur de Mme Chambonnet, de ses enfants et de sa famille.

NOUVELLES DES MOBILISÉS

Le lendemain du départ du premier numéro de la *Gazette*, Mme André Colliaud vint entretenir Ferrouillon, en son palais du Mont-Sauvage, des péripéties mouvementées et plutôt dramatiques dont son mari avait été le héros. Voici, résumés, les faits en question :

Fait prisonnier avec d'autres brancardiers comme lui, André et ses camarades furent enfermés, en un village alsacien, dans une maison et gardés à vue par les Boches. Craignant la captivité et pis peut-être, il proposa à ses camarades de s'évader. Aucun ne voulant tenter le coup avec lui, Colliaud, seul, réussit à tromper la surveillance des sentinelles et gagna un bois voisin où il s'égara et où il séjourna assez longtemps. Rencontrant dans ce bois un officier français blessé, il fut mis par ce dernier dans le bon chemin. Sorti du bois, il entra dans une chaumière de paysans alsaciens qui le cachèrent et le soignèrent pendant deux jours, après quoi, remis un peu de ses émotions, il put regagner les lignes françaises. Quelque temps après, passant dans le village cité plus haut, il trouva la maison où il avait été enfermé, en cendres et ses malheureux compagnons morts !

Au moment de la mise en page de la *Gazette*, Ferrouillon nous communique une lettre d'André. Notre sympathique et jeune camarade tient à « combattre la fausse opinion qu'ont beaucoup de combattants » à l'égard des brancardiers. En effet, quatre brancardiers par compagnie ne peuvent suffire à la tâche qui leur incombe, tâche ingrate s'il en est, et combien pénible, physiquement et moralement ! Allons, courage, André ! Les rôles les plus utiles ne sont pas toujours en vedette, et tous ici, et tous les camarades sur le front comme toi, ne doutent pas un instant de ton dévouement.

ALLES envoie à Viale une carte lui annonçant qu'avant peu on apprendra des choses intéressantes... que nous attendons toujours. Une autre carte à Caney lui annonçant qu'il est dans les tranchées et que dans ses moments de loisir il parle de la rue Bellecordière avec l'ami Drevet, du *L. R.*, qu'il a rencontré. Une autre carte aux camarades de l'équipe pour nous souhaiter une bonne année. Merci, ami Arles, de tes bons souhaits.

Le 26 décembre, PERRIER annonce à Viale qu'il a participé à trois chaudes journées et qu'il se trouve à 25 mètres des Boches. Le 28, il envoie à l'équipe ses meilleurs vœux de bonne année. Notre brave Perrier a l'air de s'habituer aux marmites des Boches, et c'est crânement, nous en sommes certains, qu'il écoute la musique infernale du front, autrement criarde que celle de *Tannhäuser* !

Nouveau désarroi dans l'équipe : le 28, l'ami PAGANON part, lui aussi, défendre la Patrie. Le lendemain il nous envoie une carte pour nous annoncer son arrivée à bon port, nous disant qu'on vient de l'habiller à neuf et qu'il va partir le surlendemain à Pierrelatte. Il a eu le temps, avant de partir à Pierrelatte, de se faire photographe, et la collection des autographies des combattants de 1914 s'est accrue de la « binette » guerrière de Jean-Etienne Paganon. Saluez ! — Le 9 janvier, nouvelle carte de sa part pour nous dire qu'il commence à s'habituer au métier militaire. Il est content du pays où il se trouve, est en

bonne santé et nous présente ses amitiés. Bravo Paganon ! Ton allure martiale sous la tunique de Pitou ne laisse aucun doute sur tes sentiments belliqueux. Les Boches n'ont qu'à bien se tenir !

RONJON, par une carte datée du 28, envoie ses meilleurs souhaits. En bonne santé, il demande des nouvelles de tous.

Reçu une carte de BEUSSE, du 29, de la Bégude-de-Mazenc, nous accusant réception de la *Gazette* et nous envoyant ses vœux de bonne année. Bravo Beusse ! tu as l'air d'être revenu de ton ahurissement des premiers jours. Nous souhaitons te voir revenir avec un ventre comme celui que Janet nous a rapporté de Dijon !

DÉMOREST, que l'on croyait parti pour le front, nous adresse de Chambéry, le 31, ses souhaits de bonne année. Il change... de casernement seulement.

Pour les fêtes de la Noël nous avons eu la visite de JANET qui, de Dijon, s'est transporté, aux frais de la princesse, à l'hôtel de ville de Macon, service du départ des blessés. Nogaède trace de lui ce portrait : « Avec un bonnet à poils sur le crâne, un tablier en peau blanche, une hache sur l'épaule, l'on a le plus réel spécimen de sapeur de l'armée impériale ». Poids lourd, sapeur ! Ta prestance, mon vieux Janet, fait bien des envieux !

Reçu une carte de MIAZ, dans la semaine du Premier de l'An, nous envoyant ses souhaits de bonne année, souhaits qu'il renouvela de vive voix le 2 janvier, étant venu en permission de cinq jours à Lyon. Il a un « bouc » épatant qui lui va à ravir et il se porte bien. Nous souhaitons que son bon état de santé dure toujours.

A la date du 30, de Valréas, JUHAN nous adresse une longue lettre nous accusant réception de la *Gazette*. Comme il y a un heureux changement dans le ton de cette épître avec celui de la précédente nous annonçant qu'il était fatigué ! Complètement rétabli, il se fait à son nouveau métier et compare Valréas à Nice, jouissant en ce moment (heureux mortel !) d'un soleil radieux. Il nous énumère le menu de Noël, et l'eau venait à la bouche en lisant ce menu pantagruélique. Bravo Juhàn ! Avec un pareil entraînement, les Boches n'ont qu'à bien se tenir le jour de ton entrée en campagne !

MILLET, Fernand, toujours à Bissuel, se plaint... d'être trop bien nourri ! Combien les camarades qui sont au front voudraient pouvoir en dire autant !

MILLET, Henri, est toujours parmi nous et attend placidement une nouvelle convocation.

Notre ami MARTINETTI a passé le conseil samedi 2 janvier et a été reconnu bon pour le service armé.

Aucune nouvelle de CHAYARD. Qu'est-il devenu ? Nous comptons que sa prochaine lettre pourra, à elle seule, remplir le troisième numéro de la *Gazette*.

A propos de la *Gazette*, à part Beusse, Janet, Miaz, Juhàn, Perrier et Ronjon, aucun autre camarade ne nous a accusé réception de son premier numéro. Les ciseaux de dame Censure se seraient-ils avisés de trop... châtrer notre nouveau-né ? Pourtant nous n'étions que

dans la semaine de Noël et la Circoncision n'était pas encore passée !

Nous attendons, comme il est dit dans l'avis placé en fin de la présente page, des camarades placés aux premières loges, des lettres plus longues nous donnant des détails sur ce qu'ils font. Nous les en remercions d'avance et nous sommes certains qu'ils vont alimenter copieusement, par leur copie intéressante, les colonnes de notre jeune *Gazette*.

DERNIÈRE HEURE

Vialet vient de partir à Mâcon, mobilisé à son tour. Idem le rédacteur Achard, qui a rejoint à Romans. Bottinelli est à Grenoble. Quant à Exbrayat, le major l'ayant regardé d'un œil torve, l'a maintenu dans l'auxiliaire... et il n'a pas protesté.

La boîte se vide de plus en plus, de telle sorte que l'équipe se trouve réduite à six hommes de jour et deux de nuit !

Au dernier moment, notre ami Chayard se décide enfin à nous écrire. Il vient de nous envoyer une carte de Commerce dans laquelle il nous présente ses vœux de bonne année. Nous le les lui retournons de bon cœur à ce cher ami, et nous avons l'espoir qu'il nous écrira plus souvent...

Nécrologie. — Nous apprenons avec tristesse la mort de M. Gallois, le sympathique rédacteur sportif du *Progrès*. Nous présentons à sa famille nos condoléances émues et l'assurons de la part que nous prenons à son deuil.

DISTRIBUTION DE JOUETS

Nous dirons quelques mots sur la distribution des jouets offerts par Mme et M. Delaroche aux enfants des camarades mobilisés et chômeurs de la section. Près de deux cents enfants, en même temps que leurs mamans venaient toucher l'allocation syndicale, emportèrent, la veille de Noël, le cadeau des attentionnés et généreux donateurs. Vous décrire la joie de tous, petits et grands, en recevant le joujou choisi (car on avait consulté leurs désirs le samedi précédent), est impossible. Les poupées, les panoplies, les boîtes de couleurs, les voitures, les boîtes de construction, de soldats, les tambours, fusils, serviettes, nécessaires de couture, de broderie, etc., jusqu'aux hochets des poupons de quelques mois, furent reçus avec des frémissements d'impatience.

Heureuses de la joie de leurs enfants, les mamans demandaient toutes le nom du donateur. Nous n'avons pu, devant leur insistance, leur cacher le nom de Mme et M. Delaroche, et nous savons que toutes ont adressé leurs remerciements, auxquels nous avons joint les nôtres, à nos bienfaisants patrons.

D'autres distributions de jouets ont eu lieu, mais aucune n'a égalé, par la beauté des objets et la simplicité de l'offre, celle dont notre modeste local de la place des Terreaux a été le théâtre, et nous garderons un touchant souvenir de la joie qui y régna ce jour-là, joie que nous considérons comme un heureux présage et dont nous remercions Mme et M. Delaroche d'en avoir facilité l'éclosion.

Lettres aux Combattants

EPIÏTRE A CASIMIR

O Jules (comme César) ! O Casimir (comme Périer) ! t'imaginer, toi le calme, paisible, pacifique Casimir revêtu de la capote qu'enscrivent, sous le ceinturon, les nombreux tours d'une large bande de flanelle bleue, le dos orné de l'énorme sac, la bonne tête ronde et scuriant enfoncee dans le képi qu'entoure un gros cache-nez passant sous ton menton orné d'une luxuriant barbe blonde qui fait, hélas ! victorieuse concurrence à la miennu, t'imaginer, dis-je, transformé en guerrier, à l'affût dans les tranchées, au combat dans la boue et l'eau ruisselante, embochant les Boches, ce n'est certes, parmi toutes ces choses singulières et inaccoutumées, celle qui m'émerveille le moins. Toi-même, peut-être, dirais-tu comme le doge de Venise à Versailles : « Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir ! » Car tu as fait et tu auras fait plus que ton devoir, Casimir. Tu vis, en ces heures tragiques l'épopée la plus magnifique, la plus grandiose, la plus surprenante qui fut jamais : tu es grand par l'âme sinon par le corps. Mais que dis-je ? « Les bons onguents sont en petites boîtes », disait Hippocrate : « Es petits pots soupes moult bonnes », énonçaient nos pères; moi je dis : les choses petites sont les meilleures. C'est pourquoi tu es une Force, Casimir, une force d'autant plus puissante que tu es petit. Premier, parce qu'ainsi on te voit à peine à travers champs. Le moindre sillon, une petite motte de terre, un minuscule caillou, le plus infime brin d'herbe suffit pour te dissimuler toi, ton sac et le bon flingot. Second, parce que tu es calme, d'autant plus calme, derrière ton brin d'herbe, que te sachant petit et qu'on ne te perçoit pas, tu neux choisir ton heure. — Hoch ! dit le Boche, il n'y a rien par là. Allons ! — Pan ! Pif ! Paf ! Poum ! — Hoch ! Was ? Etwas ? Qu'est-ce que c'est ? — Eh ! vieille tête carrée, c'est Casimir ! Pan ! Pan ! Et le Boche est tellement saisi qu'il reste kapout... A un autre ! A vingt autres ! A cent autres ! Le premier de ces messieurs !

Où, Casimir, de Boche en Boche, tu es en route pour leur Vaterland. Te rappelles-tu le vœu que vous fîtes, toi et l'ami Ronjon ? — Gretchen, tu n'as qu'à bien te tenir, Hein ? Quoi ? Il n'y a rien !... Pan ! Pan ! Que dis-tu Margaretech ? Ce n'est rien, cela ? Que te faut-il donc ?..

Cher et valeureux guerrier, brave Casimir, reçois d'un malheureux infirme aux trois quarts aveugle qu'en surplus le major a déclaré obèse, la plus chaleureuse et cordiale poignée de main, en attendant le panier qui fêtera ton glorieux retour. **BUBULLE.**

1^{re} note. — « Engelé » est aussi français qu'« en-crassé », de « en » et « gel », qui est dans le gel. Au reste, dès l'instant que toi, combattant français, tu t'en sers, il est français.

2^e note. — Mon vieux, sans donner de noms d'individus et quoique soldat, tu peux parfaitement nous envoyer des détails de ta vie tranchéenne et combattante. — B..

La direction du journal, voulant donner à ce dernier la plus grande publicité ainsi que les nouvelles les plus détaillées, fait un pressant appel aux correspondants dévoués qui voudraient bien collaborer à cette œuvre. La fixation du traitement aura lieu... après la guerre. Elle compte que son appel sera entendu.

CAISSE DE SECOURS ET DE RETRAITES

Chers Camarades,

Puisque l'Equipe a décidé de fonder un « canard » afin de vous faire parvenir les nouvelles pouvant vous intéresser, j'ai pensé que, dans le deuxième numéro, je pourrais y joindre quelques renseignements sur la Caisse de Secours et de Retraite de la Maison.

D'abord, lors du départ de la plupart d'entre vous, les comptes n'étaient pas arrêtés, vu que la fin de l'exercice est statutaire au 31 août.

Inutile de vous dire que le nombre de partants à ce moment-là (trente-deux), plus les absences escomptées de l'Assemblée générale ont décidé votre Bureau à... ne point faire d'assemblée du tout.

Malgré cela la Caisse a suivi son cours normal ; la répartition a eu lieu sur les livrets par les soins de notre excellent camarade Vialet, trésorier de la Caisse de retraites, assisté de notre dévoué président, Tony Bonfils.

Ce versement a été même plus fort que je ne le pensais, en raison des dépenses de l'exercice 1913-1914.

Enfin, je vais, par un résumé du Bilan, vous donner tous les renseignements à ce sujet :

Prenons l'actif d'abord (c'est toujours le plus intéressant, surtout lorsqu'il est supérieur) :

ACTIF

En caisse chez le trésorier au 1 ^{er} septembre 1913	500 »
Laissé en dépôt à la Caisse de la Maison : 5 Communales, valeur.....	2.000 »
Reçu le 15 septembre 1913 (reliquat du partage sur les livrets de Caisse de Retraites), par Vialet.....	2 80
Membres honoraires (en baisse)....	9 75
Coupons d'obligations.....	52 30
Cotisations des membres participants	1.296 »
Don annuel de MM. Delaroche.....	1.000 »
Total de l'Avoir.....	5.826 10

PASSIF

Funérailles Dumont et Thénot.....	80 »
Couronnes mortuaires (deux).....	30 »
Frais d'encaissement et affranchissement pour les membres honoraires	11 »
Frais de bureaux (divers).....	22 »
Secours de maladies :	
633 journées à 2 fr.	1.266 »
134 — à 1 50....	201 »
90 — à 0 50....	45 »
1.512 »	
Réserve statutaire.....	2.000 »
Chez le Trésorier.....	500 »
Versements sur les livrets (84×19)....	1.596 »
Reliquat de la répartition.....	75 10
Total égal.....	5.826 10

Voici donc le Bilan de 1913-1914 fixé et exécuté.

Maintenant, la situation devient plus sérieuse. J'avais bien, comme entrée en exercice pour 1914-1915, mes 500 francs réglementaires, ce qui, avec les 2.000 francs en dépôt et les recettes, donne à l'heure actuelle un chiffre de 2.811 fr. 60 ; mais j'ai déjà délivré une somme de 546 francs en frais divers (dont les

funérailles du collègue MORAND, des rotatives, décédé le 26 décembre, à l'âge de 49 ans), décès dû non à la guerre mais à la maladie. Donc, sortant les 2.000 francs de valeurs auxquels il ne faudrait pas toucher, il ne me reste plus que 265 francs. Si encore les recettes étaient aussi fortes ; mais, hélas ! de 50 francs elles sont descendues à 28 fr. 50, et encore cette diminution va-t-elle s'arrêter ?

Malgré cela, je ne me déssole pas à ce sujet. Nous verrons bien venir les événements, et j'ai autant de confiance dans l'avenir de la Caisse de Secours que j'en ai dans la victoire finale, victoire que j'avais espérée pour le jour de l'An, contrairement à l'avis du Gascon Bourrec qui m'a enfilé de deux litres à ce sujet.

Il faut bien d'abord que la guerre se termine vite, afin de venir apporter votre obole ; et, s'il faut en juger par les g... (qu'allais-je dire !), les physionomies de Démorest, Janet, Allagnat, Berlier, venus nous rendre visite, vous serez tous, pour notre chère Caisse, de bons éléments : donnant beaucoup et... ne touchant rien !

Ce qui me tracasse le plus, c'est la présentation des quittances aux membres honoraires au mois de mai ! Enfin, n'est-ce pas, nous verrons bien ; et, comme le disait si bien dans le temps le pacifique Pochon, de Bourg : « Il ne faut pas se faire de bile : c'est nuisible à la santé ! »

Voici donc, chers camarades, l'état de notre Caisse à l'heure actuelle. En attendant votre prompt retour, son Trésorier vous serre amicalement les phalanges à tous.

L.-A. NOGARÈDE.

Merci. — Nous remercions bien vivement de la bienvenue qu'il a bien voulu nous adresser notre excellent confrère le *Journal des Mobilisés*, créé par nos camarades du *Lyon Républicain*. Les souhaits que nous formulons à son égard sont les mêmes que pour nous : « Que nous ayons tous deux — non une longue vie — mais une existence éphémère ».

LA POSTE EST CONSCIENCIEUSE

Lors donc qu'on expédia le premier numéro de la *Gazette*, à chacun des mobilisés, Millet-la-Pipe fut du nombre. Il réside à Bissuel et l'envoyeur mit cette adresse :

M. Fernand Millet, à Bissuel. *Armée en campagne* (?). Au verso de l'enveloppe, l'adresse de l'équipe.

La poste porta à Bissuel la lettre. Mais Bissuel est le dépôt du 6^e colonial, et les « garde-voies », dont Millet, n'y occupent qu'un petit coin. — Millet ? dirent les vaguemestres. Inconnu. — Peut-être sur le front, et la missive gagna la ligne de feu. De Nieuport à Altkirch elle visita tous les « 6^e colonial » sans trouver ce bougre de Millet. — Voyons, dit la poste, peut-être blessé ? Mort au champ d'honneur ? — Inconnu ! Et la lettre revint à l'atelier : « Inconnu au 6^e colonial ». Et Millet-le-Fol, son frère, a refait une enveloppe, avec la mention « garde-voies ». Peut-être, cette fois, parviendra-t-elle !

La sorte est bonne. Mais quel est le sortier ? On dit que c'est Peyter. Pourquoi Peyter ?